

## CORRECTION DE DEVOIR

## FREUD « L'homme n'est pas cet être débonnaire... »

**Introduction :**

Freud expose dans ce texte sa conception de la nature humaine et les conséquences de cette nature sur la société : la nature humaine est complexe, un de ses plus importants caractères est l'agressivité. La société doit la limiter et s'en accommoder.

L'auteur commence par rejeter la thèse selon laquelle l'homme est naturellement bon (L1 à 8). Son agressivité au contraire oblige la société à imposer des règles éthiques à l'individu (L9 à 17). La société n'est donc pas seulement une communauté d'intérêts mais le lieu de l'éducation : de la transformation de l'homme naturel en être civil et moral (L17 à fin).

**ÉTUDE ORDONNÉE :**

« *L'homme n'est point cet être débonnaire...* », c'est-à-dire cet homme décrit par Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*.

Rousseau prétend que l'homme, naturellement, c'est-à-dire avant la constitution de la société, avant la création des institutions sociales, n'est jamais agressif. Il vit seul en paix, il n'est animé d'aucune pulsion malsaine. Il est certes intéressé à son être exclusivement, mais cela n'entraîne aucune conduite agressive envers autrui. Bien au contraire, il est susceptible d'une grande pitié, il répugne à voir souffrir un être sensible et lui porte secours. La société aurait étouffé cette pitié naturelle témoignant de notre bonté native, et serait à l'origine de nos passions, source de violence infinie.

Freud conçoit autrement la nature humaine. Sur quelles bases ? En partant de l'observation des enfants, ou celle des comportements ordinaires et généraux. « *Nous (le décelons) en nous-mêmes* » (9) écrit-il ; il s'agit donc, entre autre, des conclusions d'une introspection. Ces observations révèlent « *une bonne dose d'agressivité* » (3).

La victime de cette agressivité est préférentiellement autrui. Travailler et aimer supposent un partenaire. Ces deux activités tiendraient lieu de fondements irréductibles à la société, si elles n'étaient mises à mal par la tendance agressive, « *le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel mais aussi un objet de tentation* » (4,5) : il y a donc un mouvement double et contraire. D'une part nous recherchons l'aide et la coopération d'autrui, ce qui est à l'origine de la société ; d'autre part, nous détruisons ce lien par impulsion agressive.

Mais qu'est-ce que cette tendance précisément ? Elle cherche à s'approprier le travail commun ou le travail d'un tiers, à faire souffrir quelqu'un moralement, à l'"humilier" ou physiquement. Nous n'agissons pas ainsi pour nous défendre, c'est-à-dire pour rétablir nos droits bafoués ou nos intérêts spoliés, mais par instinct, par impulsion primaire. Si nous choisissons autrui pour satisfaire notre instinct c'est parce qu'il est notre "prochain", il vit autour de nous, à portée de main ou d'injure. De plus sa nature est proche de la nôtre, il est un être sensible sur qui nous connaissons les effets de ces actes agressifs : la souffrance.

L'agressivité est un trait de la nature humaine, partagée par tout homme donc. Il faut compter avec elle dans la société. Les rapports harmonieux qui sont créés par l'amour et le travail sont mis en danger par elle, « *la société civilisée est constamment menacée de ruine* » (13). La justice par exemple est une institution sociale qui repose sur le renoncement à l'agressivité interindividuelle ; quand celle-ci se déploie, les notions de juste et d'injuste s'effondrent.

Travailler en commun est raisonnable, il s'agit d'un « *intérêt rationnel* » (15) puisque cela nous assure le confort, l'efficacité, une certaine aisance dans l'existence. Mais cela n'est possible qu'au travers d'un « *travail solidaire* » (14), la société doit donc limiter l'agressivité qui tendrait à dissoudre cette solidarité.

Ce péril constant « *impose à la civilisation (des) efforts* ». Celle-ci en effet doit inventer des institutions propres à détourner l'agressivité de son but premier : la destruction. Elle doit offrir à l'agressivité humaine des débouchés indirects, pour la détourner de sa tentation facile, immédiate : faire violence à autrui. Ainsi P. de Coubertin réinventa les Olympiades pour faire en sorte que la compétition entre les peuples se fasse autrement que par les armes.

Il faut donc à la civilisation de l'imagination pour détourner l'agressivité de son but immédiat, pour utiliser à ses fins ce qui la menace de destruction. En fait, elle utilise l'agressivité qu'elle ne saurait détruire. Elle pactise en quelque sorte avec cette tendance qu'elle ne réussit qu'à limiter et non à anéantir.

Comment parvient-elle à une certaine limitation ? Le moyen le plus efficace pour parvenir à cette limitation est l'éducation morale de l'homme. A «*ses passions instinctives*»(14) il convient de substituer des «*réactions psychiques d'ordre éthique*»(17), c'est-à-dire des pensées où entre le souci d'autrui et du bien commun.

Pour se prémunir, la société doit transformer l'homme. Transformer «*la nature humaine primitive* » en une nature sociale.

De relations instinctives, sexuellement intéressées, l'homme doit passer à des relations amicales nombreuses, à un souci général d'autrui, sans recherche d'aucun profit sensible immédiat, c'est-à-dire des «*relations d'amour inhibées quant au but*» (18). Il doit soumettre la simple attirance sensuelle au sentiment d'amour, ce qui lui permet de mettre fin ou simplement de limiter la frénésie première. L'énergie vitale doit donc être détournée de son but primaire, qui est une satisfaction égoïste, et investie dans un but social, commun et paisible.

La morale opère ce changement. Elle oblige l'homme à reconnaître dans autrui son semblable, ayant le même droit que lui à la liberté, au bien être et à la paix. Il doit acquérir le respect de son prochain, l'idée d'une personne qui a des droits et qui ne peut pas être utilisée comme moyen pour éprouver sa force. Mais cette identification suppose une première intériorisation : celle qui nous convainc que nous sommes, nous-mêmes, un être de cette sorte. Cette intériorisation a lieu lors de notre éducation et donne naissance à ce que Freud appelle le "Surmoi", en nous.

Cela suppose une contrainte : intériorisation et identification ; une refonte de la personnalité initiale. Il s'agit de faire intérioriser à l'homme des valeurs morales, qu'elles deviennent pour lui comme une seconde nature.

#### INTÉRÊT PHILOSOPHIQUE :

La thèse de Freud est unilatérale : la violence qu'il nous faut subir en société résulte de notre nature archaïque. Notre éducation, pour sérieuse qu'elle soit, n'achève jamais son oeuvre. Elle ne parvient pas à faire de nous des êtres pacifiques et amicaux. Son efficacité, certes, est loin d'être négligeable, mais elle est une lutte constante, d'où la civilisation n'est jamais sûre de sortir victorieuse. Nous avons connu, et ne cessons de connaître, des actes de barbarie où la cruauté semble donner une jouissance aux hommes. L'histoire est truffée de ces exemples qui nous épouvantent et ne nous ôtent cependant pas l'idée que cela pourrait recommencer, comme si, en nous, cette possibilité laissait traîner son ombre.

Il reste cependant à faire quelques remarques. Si l'individu, jamais tout à fait pacifié, est un danger pour la société, la société elle-même est source d'une violence indéniable. La concurrence économique, la passion de la possession valorisée par la société conduit les individus à l'exploitation les uns des autres. Cette conduite est amplement motivée par une représentation sociale, bien plus que par une "nature", aucune conduite semblable d'ailleurs ne nous est donnée en exemple dans la Nature. La hiérarchie des valeurs mises en place par la société est un point de référence dont l'individu est tributaire, et auquel il lui coûte de ne pas se soumettre.

L'analyse de Freud gagne donc à être complétée par une analyse "politique", c'est-à-dire une réflexion sur la violence exercée par les institutions sur l'individu, source d'une souffrance sournoise et cachée.